Au début du XIXème siècle, Saint-Victor Malescours est un village qui reprend peu à peu une vie paisible laissant derrière lui la peur et les incertitudes de la révolution.

La vie s'organise alors autour de deux piliers essentiels : l'agriculture et la religion.

La religion

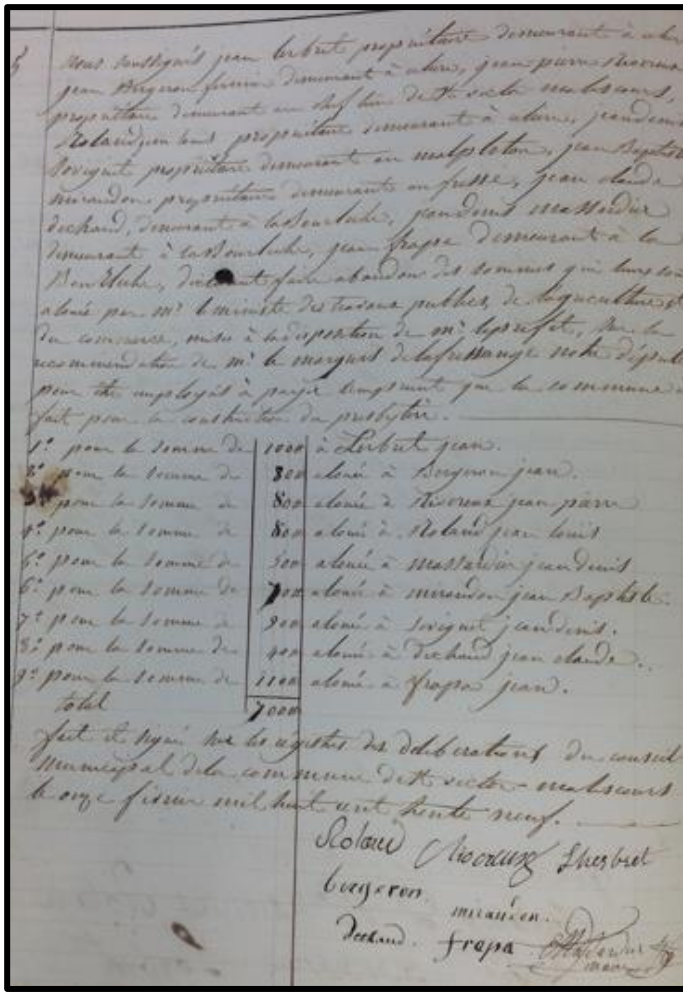
La pratique religieuse occupe une place centrale dans le quotidien des habitants. La messe dominicale est incontournable. Plusieurs offices rythment la matinée : la messe basse, célébrée tôt le matin (7 h en été, 7 h 30 en hiver), se déroule sans chant, tandis que la grand-messe, en fin de matinée, est chantée et accompagnée de prières en latin, animée par les religieuses et les enfants. En période de chasse, une messe spécifique est même célébrée dès 6 heures.

À ces rendez-vous hebdomadaires s'ajoutent de nombreuses fêtes religieuses : Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint ou encore Noël. D'autres célébrations, comme la Fête-Dieu ou les Rogations, donnent lieu à des processions fleuries et à des moments de recueillements collectifs pour obtenir de bonnes récoltes.

La bénédiction des blés (Jules Breton 1857)

Saint Victor Malescours comptait alors 2 congrégations religieuses, les sœurs St Joseph, créées en 1650 au Puy en Velay par 6 religieuses dont Anna Brun originaire du village, et les sœurs St Dominique dont la congrégation est née vers 1670 au Puy en Velay.

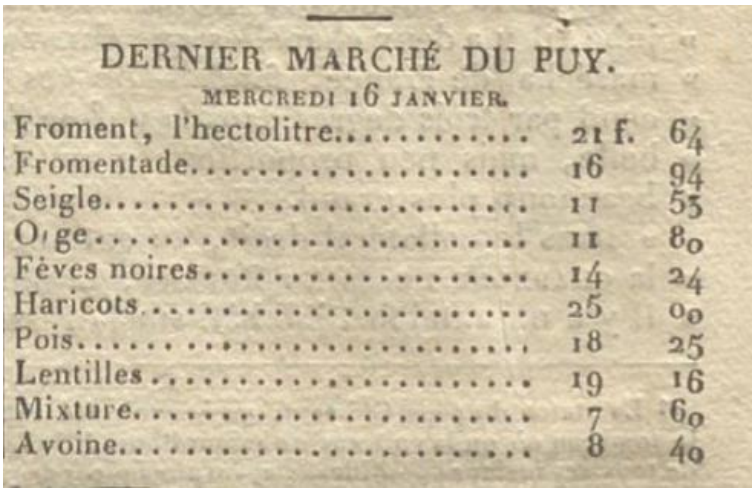
En 1837, la commune décide de construire un nouveau presbytère avec écurie et jardin pour loger décemment le curé Antonin Joachim Jourjon, projet financé par des emprunts auprès de propriétaires particuliers notamment d'une dame Jouve de st Didier en Velay. Cette année-là, un violent orage s'abat sur la région endommageant les cultures. Le ministre de l'agriculture alloue quelques mois plus tard, une indemnité aux agriculteurs touchés par cette calamité. Le 11 février 1839 ces derniers abandonnent à la commune cet argent pour financer le remboursement de l'emprunt pour le presbytère. Le prix des céréales pratiqué au Puy en Velay en 1839 nous montre l'importance de ces sommes pour les agriculteurs.



Nous soussignés, Jean Lerbret, Jean Bergeron, Jean Louis Roland , tous de Cellières, Jean-Pierre Riocreux, du bourg de St Victor, Jean-Denis Sovignet du Malploton, Jean-Baptiste Mirandon du Fraisse, Jean-Claude Dechaud de la Bourlèche, tous propriétaires, déclarent faire abandon des sommes qui leurs a été allouées par le ministre de l'agriculture, mises à disposition de Mr le Préfet, sur la recommandation de Mr le Marquis de la Fressange notre député, pour être employés à payer l'emprunt que la commune à fait pour la construction du presbytère.

Lerbret	**: 1000**	**frs**
Bergeron	**: 800**	**"**
Riocreux	**: 800**	**"**
Roland	**: 800**	**"**
Massardier	**: 500**	**"**
Mirandon	**: 700**	**"**
Sovignet	**: 900**	**"**
Dechaud	**: 400**	**"**
Frappa	**: 1100**	**"**

Délibéré municipal du 11 février 1837



DERNIER MARCHÉ DU PUY.

MERCREDI 16 JANVIER.

Froment, l'hectolitre.....	21 f.	64
Fromentade.....	16	94
Seigle.....	11	55
Orge.....	11	80
Fèves noires.....	14	24
Haricots.....	25	00
Pois.....	18	25
Lentilles.....	19	16
Mixture.....	7	60
Avoine.....	8	40

Journal de la haute Loire 19 janvier 1839

Une économie rurale et autonome

La commune compte alors une centaine de fermes. L'économie repose largement sur l'autosuffisance : pommes de terre, élevage porcin, production laitière. Les fermiers transforment le lait en fromage et en beurre et les emportent le mercredi à pied pour les vendre à l'important marché de Saint-Didier-en-Velay avec poules, lapins et œufs. De nombreux chemins appelés « coursières » reliaient St-Victor et ses nombreux hameaux à St-Didier.

Les artisans jouent un rôle indispensable dans la vie locale. En 1846, la commune compte 2 boulangers, 1 cabaretier, 1 maréchal-ferrant, 1 épicier, 1 tailleur, 2 sabotiers car tout le monde marchait en sabots, 4 menuisiers, 2 maçons, 1 scieur, 3 meuniers.

Les menuisiers travaillent avec de simples outils mais robustes. Le maçon ne se contente pas de monter les murs mais taille également les pierres. Ces artisans se déplacent avec leur matériel, ils sont souvent logés et nourris sur place le temps du chantier.

Le tissage du ruban existait depuis le XVIème siècle dans le Velay. Il se développe beaucoup dans les campagnes dès le début du XIXème siècle, assurant un apport d'argent non négligeable dans les familles de paysans. Les maisons s'adaptent en surélevant les fenêtres pour apporter la lumière nécessaire. Le paysan est propriétaire de son métier à tisser, toujours fabriqué en noyer. La main-d'œuvre est fournie par les membres de la famille qui se relayaient au cours de la journée qui commençait tôt et finissait tard.

En 1846 on compte 44 rubanières, 4 passementiers et 3 tisserands à St Victor Malescours, en 1880 on dénombre 89 rubanières, 52 passementiers et 1 tisserand pour 940 habitants.

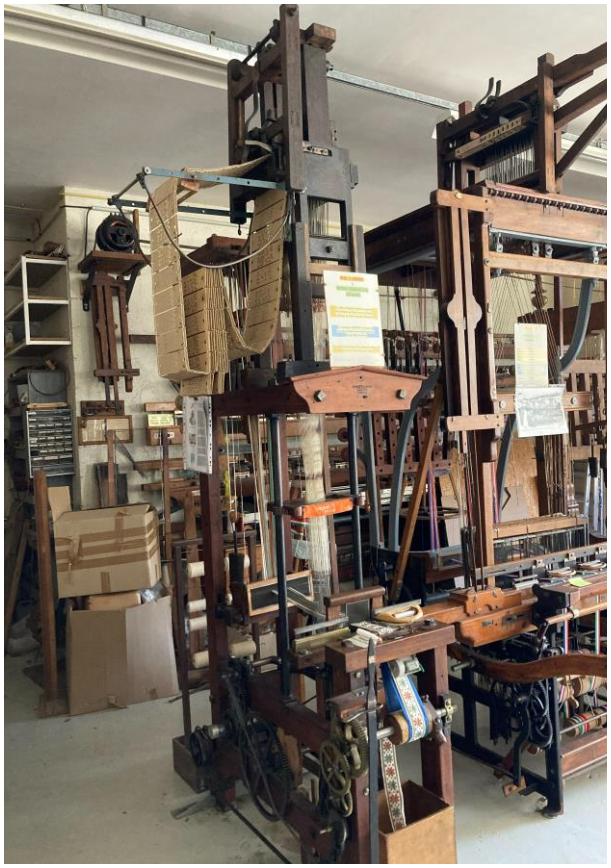
Ancienne maison de passementiers au hameau du Fraisse

Des « donneurs d'ordre » appelés fabricants, de St Etienne ou de Lyon, fournissent la soie de la trame et des navettes prêtes à être employées par le tisserand. Le « commis de barre », souvent lui-même rubanier, se charge de transmettre les ordres des fabricants, d'acheminer les fils de soie transportés dans des malles recouvertes de poil de sanglier pour éviter l'humidité et de récupérer le travail réalisé. Il y avait un ou plusieurs commis de barre dans chaque village. C'est lui qui attribue le travail, à sa guise, aux rubaniers de la commune.

Malle pour transport de matière à tisser

Les rubans tissés d'abord sur des métiers à tambours deviennent plus travaillés grâce au jacquard.

Métier à tambour

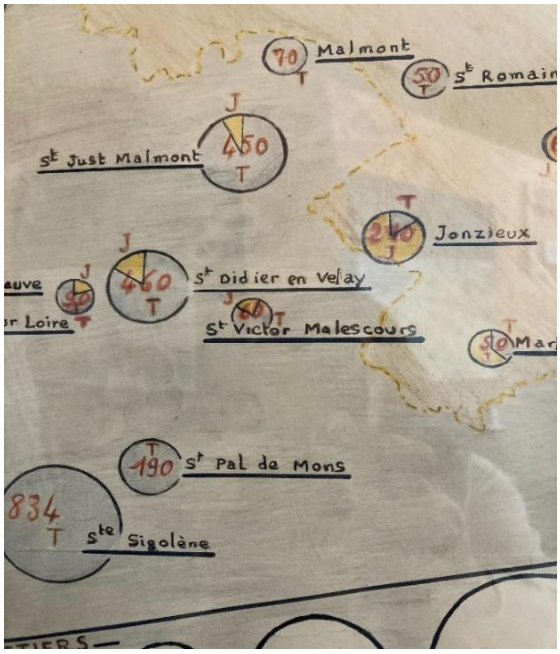


Métier Jacquard

Une fois le travail terminé, les rubans sont enroulés sur des « billots » au moyen d'une machine ingénieuse nommée aspi, souvent de fabrication locale.

Le tissage de rubans prend une ampleur considérable à St Victor Malescours comme dans les villages environnants. Les métiers, souvent réalisés par les menuisiers locaux sont décorés et personnalisés.

En 1880 on dénombre à St Victor Malescours 60 métiers dont une quinzaine jacquard.



T : métiers à tambour

J : métiers Jacquard

Les prémices de l'enseignement

Au début du XIXe siècle, l'école à la campagne occupait une place modeste dans la vie des villages. Souvent installée dans une pièce unique, elle accueillait des enfants d'âges très variés. Les bancs étaient rudimentaires, les matériaux rares, et les livres peu nombreux.

La fréquentation scolaire demeurait irrégulière. Les enfants de paysans étaient fréquemment absents, retenus par les travaux agricoles, surtout lors des saisons de semailles ou de récoltes. L'école passait alors après les nécessités économiques de la famille.

Dans les hameaux, les béates, s'occupaient du catéchisme et enseignaient, selon leurs compétences et leurs capacités, des notions de lecture, d'écriture et de calcul. Célibataires mi-laïque, mi-religieuses, elles avaient un rôle très important dans la vie des hameaux.

A St Victor, on trouve la présence d'une béate à Cellières, au Fraisse, à la Mure, au Poyet et au Mazel.

Ancienne maison de la Béate au Poyet

En 1833, la loi Guizot demande aux communes d'entretenir une école de garçons.

À la campagne on estime le métier d'instituteur peu fatiguant, puisqu'il met à l'abri de la pluie et du froid. Un enfant chétif entrera au Petit Séminaire s'il est capable d'apprendre un peu de latin et si sa famille a les moyens de payer de longues études. Dans le cas contraire il « fera » instituteur, souvent peu formé et modestement rémunéré.

Cette Loi a été suivie d'une inspection générale des écoles primaires. Les enquêteurs de 1833 découvrent ainsi à Saint-Victor-Malescours un instituteur hors du commun :

« Pierre Meiller, né sans bras, exerce depuis 43 ans les fonctions d'instituteur. Tout ce qu'on remarque d'instruction dans ce pays, c'est à Meiller qu'on le doit. Sa plume, il la taille avec le pied ; ses modèles, il les trace avec le pied ; enfin c'est avec le pied qu'il fait tout, et il fait tout bien. Cet homme extraordinaire est d'ailleurs plein de capacité, plein de bon sens. Déjà il est vieillard, cependant il n'a que le pain qu'il gagne à l'école ».

Celui-ci décédera en 1849. Il faudra attendre 1853 pour que St Victor retrouve un instituteur, Jacques Courbon, célibataire.

A St Victor, en 1853 une maison d'école publique de garçons, digne de ce nom, ouvre ses portes au village après près de 20 ans de tractation et de mauvaise volonté de la part de la mairie. Elle était au rez-de-chaussée de l'ancienne mairie, maintenant salle François Peyrard.

collection photo association amis de st Victor

Ancienne école

Rapport d'un inspecteur en 1894 concernant l'école de Saint-Victor Malescours :

« Au rez-de-chaussée on trouve une pièce et une cuisine. La salle de classe de 36 m², avoisine d'autres habitations de rubaniers qui mènent grand bruit. Il n'y a pas de cour, l'entrée de l'école est souvent un cloaque de boue. Les WC sont contigus à la salle de classe et pendant l'été une odeur infecte emplit la salle de classe et la chambre de l'instituteur au 1erétage »

En 1896, l'école publique n'a plus d'élèves, tous les garçons sont scolarisés à l'école que Mr Duplay, maire du village, a fait construire et entretient sur ses deniers personnels.

Les guerres et leurs conséquences

A cette vie rurale organisée autour des saisons et des traditions sont venues se superposer les épreuves de l'histoire. A plusieurs reprises, de nombreux jeunes hommes du village de Saint-Victor Malescours, ont dû quitter leurs familles, leurs terres pour partir à la guerre, parfois de longues années, bouleversant profondément l'équilibre de la communauté.

Au XIXème siècle, la France prit part à pas moins de 28 guerres soit de coalitions contre des pays voisins tels que l'Angleterre ou l'Italie ou plus lointain comme la Russie ou lors de la conquête de colonie comme l'Algérie. Les jeunes hommes étaient alors soumis à la conscription. Chaque année, on fixe un contingent d'hommes à recruter :

- Les jeunes hommes (en général entre 20 et 25 ans) sont inscrits sur des listes.
- Un **tirage au sort** désigne ceux qui doivent partir.
- Il est possible d'échapper au service en payant un remplaçant

Durant le Premier Empire, Saint-Victor Malescours voit partir au moins 11 de ses enfants, tous cultivateurs, pour 3 ou 4 années de campagne loin de chez eux. Certains seront faits prisonniers comme Benoit Moine prisonnier en Russie, Gabriel Chalayer et Jean Chapelon. D'autres décèderont à l'hôpital, tels que Barthélémy Convert à Belfort, Pierre Lagrevol en Allemagne. Certains, que nous ne citerons pas, déserteront et seront condamnés à mort par contumace.

La guerre de 1870 contre l'Allemagne enrôla plus de 20 san-vitournaires, parmi eux au moins 4 ne reviendront pas au village : Jean Chausse *de Faridouay* mort à l'hôpital de Marseille le 14 janvier 1871, Jean Claude Decellière *de Vial* décédé le 25 janvier 1871 à l'ambulance de Lons le saunier, Antoine Peyrache *de Malzaure* décédé à l'hôpital militaire de Poitiers le 15 juillet 1871 et Jean Marie Fleury *de la Bourlèche* dont on ne connait ni le lieu ni la date précise de sa mort.
Ils étaient principalement cultivateurs, exception faite pour Jean-Marie Giron qui était zouave pontifical.

Le bataillon des Zouaves pontificaux, créé le 1er janvier 1861 est constitué de volontaires, français, belges, néerlandais et canadiens français, venus défendre l'État pontifical.

source internet

Ainsi, au fil du XIXe siècle, Saint-Victor Malescours a vu évoluer la vie de ses habitants entre traditions rurales, pratique religieuse, travail artisanal et bouleversements de l'histoire. Paysans, rubaniers, artisans, béates ou instituteurs ont chacun contribué à façonner l'identité du village. À travers ces témoignages et ces souvenirs, c'est toute la mémoire d'un monde rural aujourd'hui disparu qui continue de vivre et mérite d'être transmise aux générations futures.

Remerciements à M. Malaqui pour le partage de documents, à M.Peyron et à M.Cadot, pour l'autorisation de publication des photographies, ainsi qu'au musée de la Fabrique de Sainte-Sigolène.